

## “Des œuvres en vers dans un roman”

### Mariko Komachi

Sans doute fallait-il que Victor Hugo tînt beaucoup à réserver exclusivement pour ses recueils de poèmes toute son éloquence des alexandrins, puisque dans les œuvres en vers que l'on trouve en quantité dans son grand roman en prose “Les Misérables”, on ne compte pour ainsi dire presque pas de lignes de douze pieds.

Ces vers pour la plupart du temps étant débités de la bouche des personnages du roman, il se trouve qu'ils sont alors souvent des chansons au nombre de pieds plus ou moins inégaux et de rimes boiteuses, ce qui donne l'effet qu'elles ont été fredonnées comme à l'improviste.

Parmi une trentaine d'œuvres en vers, on compte donc dix-huit chansons dont nous citons l'emplacement ci-dessous suivant le cours chronologique de l'intrigue du roman. Et pour ce, nous aurons recours ici pour énumérer la pagination à l'édition intégrale de la Bibliothèque de la Pléiade publiée en 1951. Les chiffres romains entre parenthèses représentent le nombre de vers et les chiffres arabes le nombre de pieds de chacun des vers:

- p.146 : chantée par les trois copains de Félix Tholomyès (VIII: 7).
- p.154 à p.157 : chantée par la Thénardier (IV: 8).
- p.264 : chantée par Fantine (IV-VI-II-VI-II-VI-IV: 10).
- p.624 : chansons populaires (IV-II-II: 7-12-10).
- p.690 : chantée par Combeferre (VIII: 7-5-7-5-7-7-7-5).
- p.754 : chantée par Eponine (IV-IV: 4-2).
- p.794 : chantée par Eponine (V: 11-10-10-11-12).
- p.795 : chantée par Eponine (II: 10).
- p.835 : chantée par Gavroche (VI: 6).
- p.1018 : chansons des galères, des bagnes et des chiourmes (IV: 8-7-8-7).
- p.1043 : chantée par Eponine (III: 5).
- p.1095 : chantée par Gavroche (VI: 6).
- p.1105 à p.1106: chantée par Gavroche (III-II-I: 8-3-12. Quatre fois ainsi de suite de la même façon).
- p.1154 : chantée par Gavroche (VIII: 5).
- p.1168 : chantée par Gavroche (III: 6-6-9).
- p.1187 à p.1188 et p.1191 à p.1192 : chantée par Gavroche (III-II-I: 8-6-2. Douze fois ainsi de suite de la même façon).

- p.1240 à p.1241 : chantée par Gavroche (IV-IV-IV-IV: 6).
- p.1360 : chantée par Gillenormand (III-I: 6-2. Trois fois ainsi de suite de la même façon).

On constate dans ces dix-huit chansons que l'on ne compte pas une seule strophe qui soit composée d'alexandrins réguliers. D'alexandrins, si par hasard on en trouve, ils sont toujours isolés et solitaires comme on voit dans les chansons populaires p.624, la chanson d'Eponine p.794 ou celle de Gavroche p.1105 à p.1106 : *Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte* (Quatrième partie, livre onzième, chapitre V).

Ce sont donc pour la plupart du temps des vers de moins de dix pieds et nombres d'entre eux des vers inégaux. On constate d'autre part que le nombre impair des pieds ne déplaît point à Hugo et il en introduit volontiers à plusieurs reprises dans de diverses chansons, comme celle chantée par les copains de Tholomyès composée de huit vers de sept pieds chacun. Pour ne citer qu'un exemple, voyons la chanson de Combeferre p.690:

*Si César m'avait donné  
La gloire et la guerre,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mère,  
Je dirais au grand César:  
Reprends ton sceptre et ton char,  
J'aime mieux ma mère, ô gué!  
J'aime mieux ma mère.*

(Troisième partie, livre quatrième, chapitre V)

On compte ici successivement du premier vers jusqu'au huitième des nombres de pieds tels que : 7-5-7-5-7-7-7-5. Ceci est d'ailleurs une parodie de chanson que chante Alceste dans «Le Misanthrope» de Molière (qui compte en fait les mêmes nombres de vers et de pieds que ceux de la chanson citée plus haut):

*Si le roi m'avait donné  
Paris sa grand'ville  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie,  
Je dirais au roi Henri :  
«Reprenez votre Paris :  
J'aime mieux ma mie, ô gué !  
J'aime mieux ma mie.»* (Note p.1615)

On trouve par ailleurs des vers de cinq pieds dans une chanson d'Eponine (p.1043) et deux autres de Gavroche p.1095 et p.1154:

*Mon nez est en larmes.  
 Mon ami Bugeaud,  
 Prêt'-moi tes gendarmes  
 Pour leur dire un mot.  
 En capote bleue,  
 La poule au shako,  
 Voici la banlieue !  
 Co-cocorico!*

(Quatrième partie, livre quatorzième, chapitre I)

Il va sans dire que ceci est encore une parodie de l'air populaire très connu «Au clair de la lune».

En somme, dans toutes ces chansons semées pêle-mêle dans le roman, on ne trouve pour ainsi dire que des vers inégaux ou presque. La chanson d'Eponine par exemple à la page 794

*Nos amours ont duré toute une semaine,  
 Mais que du bonheur les instants sont courts !  
 S'adorer huit jours, c'était bien la peine !  
 Le temps des amours devrait durer toujours !  
 Devrait durer toujours ! devrait durer toujours !*

(Troisième partie, livre huitième, chapitreXVI)

compte un vers de onze pieds, deux de dix, encore un de onze et le dernier est un alexandrin ! Quelle fantaisie ! D'ailleurs, Hugo signale bien que c'est une chanson *sur un air anglais à la mode en 1832*. D'autre part, comme les notes l'indiquent, ce dernier vers (l'alexandrin en question) n'y était pas encore dans. «Les Misères». (Note p.1659)

Une autre chanson qui attire beaucoup l'attention des lecteurs tant par sa forme que par ses rimes est celle de Gavroche que voici:

- *L'oiseau médit dans les charmilles  
 Et prétend qu'hier Atala  
 Avec un Russe s'en alla.  
 Où vont les belles filles,  
 Lon la.*
- *Mon ami Pierrot, tu babilles,  
 Parce que l'autre jour Mila  
 Cogna sa vitre, et m'appela.  
 Où vont les belles filles,  
 Lon la.*
- *Les drôlesses sont fort gentilles  
 Leur poison qui m'ensorcela  
 Griserait monsieur Orfila.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *J'aime l'amour et ses bisbilles,*

*J'aime Agnès, j'aime Paméla,*

*Lise en m'allumant se brûla.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Jadis, quand je vis les mantilles*

*De Suzette et de Zéila,*

*Mon âme à leurs plis se mêla.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Amour, quand, dans l'ombre où tu brilles,*

*Tu coiffes de roses Lola,*

*Je me damnerais pour cela.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Jeanne, à ton miroir tu t'habilles !*

*Mon cœur un beau jour s'envola ;*

*Je crois que c'est Jeanne qui l'a.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Le soir, en sortant des quadrilles,*

*Je montre aux étoiles Stella*

*Et je leur dis : regardez-la.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Mais il reste encor des bastilles,*

*Et je vais mettre le holà*

*Dans l'ordre public que voilà.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Quelqu'un veut-il jouer aux quilles ?*

*Tout l'ancien monde s'écroula*

*Quand la grosse boule roula.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Vieux bon peuple, à coup de béquilles.*

*Cassons ce Louvre où s'étala*

*La monarchie en falbala.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

- *Nous en avons forcé les grilles ;*

*Le roi Charles Dix ce jour-là*

*Tenait mal et se décolla.*

*Où vont les belles filles,*

*Lon la.*

(Quatrième partie, livre cinquième, chapitre IV)

On y compte une strophe de trois vers de huit pieds chacun et une strophe de deux vers de six pieds et de deux pieds et cela recommence tout de long par douze reprises, donc soixante vers en tout. La seconde strophe est un refrain qui se répète chaque fois de la même façon, mais ce qui est particulièrement remarquable dans cette chanson, c'est qu'on n'y compte que deux sortes de rimes toujours les mêmes à travers ces soixante vers: «...illes» et «...la». On trouve par ailleurs dans les deux premières strophes des enjambements extrêmement hardis, ce qui est très rare chez Hugo et tous les autres poètes d'avant le XX<sup>e</sup> siècle.

Une chanson, entre autres, très architecturalement composée est cette touchante berceuse que chante Fantine dans son lit de malade en songeant à sa fille :

- *Nous achèterons de bien belles choses*

*En nous promenant le long des faubourgs.*

*Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,*

*Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.*

- *La vierge Marie auprès de mon poêle*

*Est venue hier en manteau brodé,*

*Et m'a dit: — Voici, caché sous mon voile,*

*Le petit qu'un jour tu m'as demandé. —*

*Courez à la ville, ayez de la toile,*

*Achetez du fil, achetez un dé.*

- *Nous achèterons de bien belles choses*

*En nous promenant le long des faubourgs.*

- *Bonne sainte Vierge, auprès de mon poêle*

*J'ai mis un berceau de rubans orné.*

*Dieu me donnerait sa plus belle étoile,*

*J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.*

*— Madame, que faire avec cette toile ?*

*— Faites un trousseau pour mon nouveau-né.*

- *Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,*

*Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.*

- — *Lavez cette toile. — Où? — Dans la rivière.*  
*Faites-en, sans rien gâter ni salir,*  
*Une belle jupe avec sa brassière*  
*Que je veux broder et de fleurs emplir.*  
 — *L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire ?*  
 — *Faites-en un drap pour m'ensevelir.*
- *Nous achèterons de bien belles choses*  
*En nous promenant le long des faubourgs.*  
*Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,*  
*Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.*

(Première partie, livre septième, chapitre VI)

Si l'on déchiffre ce poème par vérifier le nombre de strophes, on compte sept en tout qui renferment successivement: 4vers-6vers-2vers-6vers-2vers-6vers-4vers (de dix pieds chacun). Le nombre de vers étant le même si l'on compte dans le sens inverse, le quatrième paragraphe donc constitue le centre de cette chanson et, de part et d'autre, les six autres strophes se font pendants.

La première et la dernière strophes qui comptent chacune quatre vers sont identiques toutes les deux. On retrouve les deux premiers vers et les deux derniers vers de la première strophe (donc de la quatrième aussi) dans les deux refrains à deux vers des troisième et cinquième strophes. En somme, d'une structure très architecturale dans l'ensemble.

Et maintenant, si l'on se met à examiner les rimes en détail, on a pour la 1<sup>ère</sup> strophe: a-b-a-b. La 2<sup>e</sup>: c-d-c-d-e-d. La 3<sup>e</sup>: a-b. La 4<sup>e</sup>: c-f-e-f-e-f. La 5<sup>e</sup>: a-b. La 6<sup>e</sup>: g-h-g-h-g-h. La 7<sup>e</sup>: a-b-a-b. Donc, des rimes très régulièrement alternées.

D'autre part, on ne pourra s'empêcher de remarquer que cette chanson, au point de vue de l'intrigue, ressemble d'une façon surprenante à celle de Combeferre citée plus haut, et partant de là à celle de Molière aussi.

Dans toutes ces chansons, on ne compte pour ainsi dire qu'une seule qui soit composée de plusieurs strophes du même nombre de vers chacune et des vers ayant le même nombre de pieds. C'est la fameuse chanson que chante Gavroche au dernier instant de sa vie dans une description très émouvante et bouleversante :

- *On est laid à Nanterre,*  
*C'est la faute à Voltaire,*  
*Et bête à Palaiseau,*  
*C'est la faute à Rousseau.*
- *Je ne suis pas notaire,*  
*C'est la faute à Voltaire,*  
*Je suis petit oiseau,*

- C'est la faute à Rousseau.*
- *Joie est mon caractère,*  
*C'est la faute à Voltaire,*  
*Misère est mon trousseau,*  
*C'est la faute à Rousseau.*
  - *Je suis tombé par terre,*  
*C'est la faute à Voltaire,*  
*Le nez dans le ruisseau,*  
*C'est la faute à...*

(Cinquième partie, livre premier, chapitre XV)

Quatre quatrains bien taillés de six pieds chacun et de rimes très égales puisqu'on entend à chaque couplet «*Voltaire*» et «*Rousseau*» qui sonnent comme des refrains.

L'auteur avait jugé juste quand il écrivit ces quatrains pour son édition définitive, à savoir qu'il en existe une variante comme :

- *Je n'aime pas l'eau claire,*  
*C'est la faute à Voltaire ;*  
*J'aime le curaçao*  
*C'est la faute à Rousseau.*
- *Je n'prends pas un clystère,*  
*C'est la faute à Voltaire ;*  
*Quand je mange un morceau*  
*C'est la faute à Rousseau.*
- *Je ne suis pas notaire,*  
*C'est la faute à Voltaire ;*  
*Je suis saute-ruisseau,*  
*C'est la faute à Rousseau.*
- *Cassons le ministère,*  
*Car j'en veux un morceau.*
- *On verra le notaire*  
*Cuit dans son panonceau.*
- *Je suis fils de Cythère*  
*Et du faubourg Marceau.*
- *La république est mère*  
*Du gamin lionceau.*

(Note p.1741)

Trois quatrains de six pieds avec les mêmes rimes «*Voltaire*» et «*Rousseau*», mais ici, ils sont suivis de quatre refrains de deux vers chacun qui n'ont en rien l'air d'évoquer la vivacité et l'intrépidité de Gavroche traqué par les fusils des ennemis.

En d'autre part, un poète suisse Jean-François Chaponnière avait déjà écrit ces couplets que Hugo devait certainement connaître :

- *Si le diable, adroit et fin,  
A notre première mère  
Insinua son venin,  
C'est la faute de Voltaire.  
Si le genre humain dans l'eau,  
Pour expier son offense  
Termina son existence,  
C'est la faute de Rousseau.*
- *Si Borgia, ce bon humain,  
Pour arrondir son affaire,  
Fut sacrilège, assassin,  
C'est la faute de Voltaire.  
Si l'on vit ce Loth nouveau  
S'enflammer pour sa famille  
Et faire un fils à sa fille,  
C'est la faute de Rousseau.*

(Note p.1742)

Ces deux couplets, qui n'ont de commun avec la chanson de Gavroche que les deux vers «*C'est la faute de Voltaire*» et «*C'est la faute de Rousseau*», et dont chacun comprend huit vers de «sept»pieds semblent quelque peu prolixes et beaucoup plus lourds par rapport aux quatrains définitifs de «*Les Misérables*».

Nous passons d'ici aux œuvres en vers qui ne sont pas comptés pour des chansons, et en voici la liste (toujours d'après l'édition intégrale de la Bibliothèque de la Pléiade):

- p.148 : parodie d'un poème de Malherbe dite par Tholomyès (IV: 12-6-12-6).
- p.375 : patriarche de Ferney (III: 10).
- p.448 : parodie de La Fontaine (IV: 10-13-10-8).
- p.466 : vieille inscription sur une façade (IV: 10).
- p.744 : vers de Mathieu Lænsberg (II: 6).
- p.1109 : vers de Théophile (II: 8).
- p.1112 : vers de Bossuet (IV: 12).
- p.1113 : vers de Courfeyrac (I: 12).
- p.1131 à p.1133 : vers de Jean Prouvaire (IV: 10. Dix-sept fois ainsi de suite).
- p.1369 : deux vers parlés par Gillenormand (II: 12).
- p.1378 : deux vers dits par Gillenormand (II: 12).
- p.1486 : la tombe (IV: 12).

Dans cet étalage de vers non chantés, nous trouvons cette fois-ci des citations des auteurs comme Ferney, Mathieu Lænsberg, Théophile, Bossuet, ou alors des parodies



des grands Malherbe et La Fontaine. Donc, cette strophe dite par Tholomyès

*Elle était de ce monde où coucou et carrosses*

*Ont le même destin,*

*Et, rosse, elle a vécu ce que vivent les rosses,*

*L'espace d'un : matin !*

(Première partie, livre troisième, chapitre VIII)

n'est rien d'autre qu'une parodie du fameux poème de Malherbe «*Consolation à M. du Périer*» :

*Elle était de ce monde où les plus belles choses*

*Ont le pire destin,*

*Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,*

*L'espace d'un matin.*

Tous ces deux quatrains comptent par conséquent les mêmes nombres de pieds (des alexandrins et des vers de six pieds qui s'alternent) et les rimes en sont pour ainsi dire quasi identiques.

Tandis que les vers suivants :

*Maitre Corbeau, sur un dossier perché,*

*Tenait dans son bec une saisie exécutoire ;*

*Maitre Renard, par l'odeur alléché,*

*Lui fit à peu près cette histoire :*

*Hé bonjour ! etc.*

(Deuxième partie, livre quatrième, chapitre I)

sont quelque peu boiteux (10 pieds-13 pieds-10 pieds-8 pieds) par rapport à l'œuvre original de La Fontaine :

*Maitre Corbeau, sur un arbre perché,* (10pieds)

*Tenait en son bec un fromage.* (8pieds)

*Maitre Renard, par l'odeur alléché,* (10pieds)

*Lui tint à peu près ce langage.* (8pieds)

Il est intéressant de noter que ces vers de La Fontaine sont eux-mêmes

Dans cette liste de vers qui ne sont pas des chansons, nous ne trouvons non plus presque pas d'alexandrins, à part quelques citations des auteurs. Les alexandrins écrits strictement de la main de Hugo sont le vers solitaire de Courfeyrac «*Régale si tu peux et mange si tu l'oses*» (Quatrième partie, livre douzième, chapitre I), les quatre vers dits par Gillenormand qui sont presque des monologues et enfin, en cette page suprême du livre, ce quatrain qu'on lit sur la tombe du protagoniste :

*Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange,*

*Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange ;*

*La chose simplement d'elle-même arriva,*

*Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.*

(Cinquième partie, livre neuvième, chapitre VI)

On remarque un enjambement dans les deux premiers vers lesquels par conséquent ne sont pas coupés en deux en six pieds, tandis que les deux derniers vers le sont. Il y a une variante de ces deux premiers vers que voici :

*Il dort paisible après un sombre et long martyre.*

*Quand il n'eut plus son ange il mourut sans rien dire.*

(Note p.1765)

Là, il n'y a pas d'enjambement et le second vers est bien coupé au milieu en deux parties de six pieds chacune. Le son des deux rimes juxtaposées est «...ire», au lieu de «...ange» dans l'édition définitive.

Quand on songe au délabrement de cette pauvre tombe en l'année 1862 où le roman parut, on ne peut s'abstenir de se demander comment Marius et Cosette mariés en 1833 ont pu négliger jusqu'à ce point le soin de leur ange gardien, lequel avait pourtant bien dit sur son chevet de mort «*Si Cosette veut venir un peu quelquefois, cela me fera plaisir. Vous aussi, monsieur Pontmercy.*» (Cinquième partie, livre neuvième, chapitre V).

Comment pourrait-on être indifférent à la froideur et à la paresse des enfants aussi ingrats ?

Enfin, pour conclure ce texte, on sera bien forcé de faire une pause pour savourer et déguster ces vers exquis qu'a dits Jean Prouvaire *en attendant* que l'heure du combat sonnât, ces vers si romantiques et si touchants d'une éloquence toute hugolienne, ces vers qu'on ne cesse de se rappeler et de lire et de relire encore et encore, ces vers auxquels on a recours quand on devient trop triste pendant la lecture de ce roman, ces vers qui en somme dissipent tous les nuages et envoient aux lecteurs ce doux rayon lumineux qui console leur âme et les fait sourire ou bien pleurer d'attendrissement :

- *Vous rappelez-vous notre douce vie,*  
*Lorsque nous étions si jeunes tous deux,*  
*Et que nous n'avions au cœur d'autre envie*  
*Que d'être bien mis et d'être amoureux !*
- *Lorsqu'en ajoutant votre âge à mon âge,*  
*Nous ne comptions pas à deux quarante ans,*  
*Et que, dans notre humble et petit ménage,*  
*Tout, même l'hiver, nous était printemps !*

•  
•  
•

- *Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre,  
Et tous ces fichus changés en chiffons !  
Oh ! que de soupirs, de nos cœurs pleins d'ombre,  
Se sont envolés dans les cieus profonds !*

(Quatrième partie, livre douzième, chapitre VI)

Ces dix-sept quatrains (que nous n'avons pas ici cités intégralement) de dix pieds qui chantent l'amour de deux amants nous font penser forcément à Marius et Cosette qui, comme dans ces vers de Prouvaire, *ne comptent pas à deux quarante ans*. L'homme très amoureux est avocat comme Marius. Le vousoiement qui passe tout de suite au tutoiement dès le sixième paragraphe a l'air de faire allusion aussi à la rencontre récente des deux enfants.

On évoque là un souvenir du temps où l'on était très jeune, où tout n'était que bonheur, joie et lumière. Le verbe «*rire*» qui rime avec «*Shakspeare*» (avec une faute voulue d'orthographe pour que ce vers compte juste dix pieds !), les promenades dans les soleils bras-dessus bras-dessous, Dante in-folio qui sert de table, la gaieté rayonnante dans ce *taudis frais et printanier*, tout cela nous fait songer, deux cents ans après la naissance du grand écrivain, à tous les bonheurs et à tous les épanouissements qu'il a dû connaître dans ses jeunes années et nous emporte très loin à travers les siècles dans ce monde merveilleux de souvenirs et de rêves de l'ère romantique que nous-mêmes peut-être n'aurons jamais connus.